



## MANIPULATION DE L'IMAGE DU TURC DANS LES CONFLITS ENTRE LA MONARCHIE ET LA NOBLESSE À L'AUBE DE L'ANCIEN RÉGIME

Audrey CALEFAS-STREBELLE (Mills College et UWA)

La figure du Turc apparaît sur la scène littéraire française au seizième siècle et devient de plus en plus présente tout au long du dix-septième siècle. La signature de capitulations (contrats commerciaux signés par François Ier et Soliman le Magnifique) ouvrit la Méditerranée orientale au commerce français, aux alliances politiques et aux missions diplomatiques à Constantinople ; le Turc envahit ainsi très vite l'imaginaire français. Sous le vocable de « Turc » nous comprenons le sultan et les janissaires, c'est à dire la part martiale de la population, celle quasi exclusivement représentée en France. Jusqu'ici, la critique, notamment à la suite de la théorie d'Edward Saïd<sup>1</sup>, tente d'expliquer cette curiosité pour l'Orient (et donc la Turquie) par un attrait pour l'exotisme et « les mystères de l'Orient » (« The exotic and inscrutable Orient<sup>2</sup> »). Selon Saïd, l'Occident s'est créé une idée de l'Orient basée sur certains concepts tels que le despotisme, la splendeur, la cruauté, et la sensualité orientale, afin de se démarquer de ces valeurs en les projetant chez l'Autre, l'Oriental. Michèle Longino, elle, prend le parti d'expliquer la fascination pour le Turc dans le théâtre classique comme un autre exotique contre lequel l'identité française s'est construite.

In the seventeenth century, the domain of the exotic significantly captured the French imagination. This fascination would represent a crucial phase in the development of a collective French identity [...] essential to the shaping of a sense of "Frenchness" was the signaling of what it was not, the construction of the necessary "other" against which it could define itself.<sup>3</sup>

Tout en reconnaissant l'importance de l'attrait exotique de l'Orient et plus spécifiquement de la fascination pour l'exotisme ottoman, nous avançons une nouvelle piste d'étude qui permettra de compléter les recherches sur l'intérêt grandissant porté aux Turcs lors de la première modernité. L'identité française classique est en effet en formation à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, mais il nous semble que les qualités de bienséance, de politesse et de raffinement que le théâtre, entre autres, participe à diffuser, touchent essentiellement à la noblesse et s'établissent surtout contre le passé féodal et les mœurs plus brutales de l'aristocratie. À notre avis, si le Turc a aidé à la construction d'une culture française classique dont le modèle, la vitrine, est l'aristocratie, c'est par l'assimilation des comportements turcs avec ceux de la noblesse féodale et avec un passé que l'on tente de transcender. Nous nous proposons donc de montrer qu'il existe une corrélation entre la crise d'identité que la noblesse connut entre la fin du seizième et le milieu du dix-septième siècle et l'apparition en masse du Turc sur la scène littéraire française. Nous ne pensons pas que ces deux événements soient

<sup>1</sup> Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1994.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>3</sup> Michèle Longino, *Orientalism in French Classical Drama*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 1.



dissociés et il nous semble que la fascination provoquée par le Turc, par sa « vertu bellique »<sup>4</sup>, son aspect militaire et guerrier, sa brutalité et sa magnificence, correspond à ce moment précis à une image de la noblesse, en passe de devenir archaïque. En effet, à cette époque, l'*ethos* noble se modifie et se transforme sous la pression de la monarchie (en passe de devenir) absolue, et avec elle certaines conduites du noble féodal tendent à ne plus être tolérées. Par l'assimilation des comportements turcs avec ceux de la noblesse féodale, et avec un passé que l'on tente de transcender, Le Turc prend une place très intéressante, et devient une sorte d'outil qui permet une manipulation politique : projeter ces comportements sur le Turc sert la propagande absolutiste<sup>5</sup> car dorénavant se comporter en noble féodal violent, et brutal est une attitude de Turc, de barbare, indigne de l'honnête homme, figure de proue de la noblesse « moderne ». Nous pensons que l'intérêt pour le Turc à cette époque peut s'expliquer tout autant par ce phénomène que par un attrait pour la nouveauté exotique, la différence que le Turc, entre autres « étrangers », représente.

Les efforts de la royauté afin de pacifier la noblesse et les réactions de celle-ci face à ce « musèlement » sont particulièrement intéressants dans la période couvrant les années 1572-1630, car on assiste alors à la mise en place du bras de fer qui durera jusqu'à la Fronde des princes (1652) et qui se soldera par la victoire de la monarchie. Afin de domestiquer cette noblesse belliqueuse, un certain nombre d'actions « directes » furent entreprises, car il fallait, selon les dires de Richelieu, « briser, sans considération de rang ni de naissance, les rébellions [...] il fallait faire entrer les nobles dans leur devoir d'obéissance et de soumission à l'autorité royale, dompter cet esprit d'indépendance, cet individualisme dangereux »<sup>6</sup>. Parmi les mesures qui furent prises, on peut citer la répression systématique des insurrections, la destruction des fortifications et des remparts, l'interdiction de faire réserve d'armes et de munitions, de lever et d'assembler des soldats<sup>7</sup>, ou encore l'interdiction de se battre en duel. Détruire les fortifications revenait à réduire considérablement les rébellions et à supprimer la possibilité d'évoluer et de vivre dans un espace créé pour la guerre, et en harmonie avec la nature guerrière et brutale des nobles (pacifier l'espace, c'était aussi pacifier les mœurs). Mais cela ne suffisait pas à changer les mentalités, il fallait encore engager des actions plus fines et plus dissimulées dont le but était de manipuler l'opinion afin de rendre le mode de vie des nobles féodaux archaïque et dangereux. Les interventions menées par l'Etat afin de calmer l'agressivité de la grande aristocratie, furent accompagnées d'actions culturelles visant à adoucir les mentalités et à polir les mœurs. Si l'interdiction des duels tendait à changer les mentalités guerrières et à habituer le noble à un commerce paisible avec ses semblables, l'action en profondeur fut menée par les auteurs des multiples traités sur la civilité<sup>8</sup> qui parurent en France<sup>9</sup> dès 1600 tel que *Le Parfait gentilhomme* (1600) de François du Souhait<sup>10</sup> et *L'Honnête Homme* (1630) de Nicolas Faret<sup>11</sup>. Face au noble guerrier, indépendant, violent, intrépide, brutal, magnifique et dissident, allait se dresser un nouveau genre d'aristocrate : l'honnête homme, modèle de bonne grâce, de patience, d'égalité d'humeur, de nonchalance, de tempérance, et...de soumission au pouvoir royal. Pour les auteurs de ces traités, l'*ethos* propre à l'aristocratie guerrière était non

<sup>4</sup> Arlette Jouanna, *Le Devoir de révolte : la noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989, p. 41.

<sup>5</sup> Sur la propagande absolutiste de Louis XIV, voir Peter Burke, *The Fabrication of Louis XIV*, New Haven, Yale University Press, 1992.

<sup>6</sup> Maurice Magendie, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France au XVII<sup>e</sup> siècle, de 1600 à 1660*, Paris, F. Alcan, 1925, p. 25.

<sup>7</sup> Jean Gallet, *Seigneurs et paysans en France 1600-1793*, Rennes, édition Ouest-France, 1999, p. 175.

<sup>8</sup> Maurice Magendie, dans son livre *La Politesse Mondaine*, dresse une liste de plus d'une centaine d'ouvrages relatifs à la politesse et à l'honnêteté entre 1600 et 1660. Voir Maurice Magendie, *op. cit.*

<sup>9</sup> Beaucoup de ces ouvrages sont inspirés du *Cortegiano* de Castiglione (1528).

<sup>10</sup> François du Souhait, *Le Parfait gentilhomme*, Paris, Gilles Robinot, 1600.

<sup>11</sup> Nicolas Faret, *L'Honnête homme ou l'Art de plaire à la cour*, Paris, T. du Bray, 1630.



seulement dépassé, mais aussi incompatible avec une vie brillante à la cour. L'émergence de ce nouveau modèle s'accompagna d'un fin travail de discrédit de l'ancien, dans lequel l'image du Turc pris une place considérable. Certains auteurs, soutenant le parti du roi, eurent l'idée de profiler une comparaison entre les soulèvements violents et les bains de sang survenus dans l'Empire ottoman et les révoltes menées par les grands aristocrates du seizième et du début du dix-septième siècle, permettant ainsi de faire basculer l'opinion et de présenter les nobles séditieux sous un jour peu flatteur. Ce rapprochement avec le Turc « terrible » permettait d'assimiler la violence des révoltes à des actes barbares, sans fondement légal et terriblement dangereux pour le maintien d'une paix encore très fragile. Mais l'image du Turc ne servit pas uniquement à la propagande monarchiste. Elle fut également utilisée par les nobles eux-mêmes, qui, incités par le sentiment aigu de la perte de leur liberté et de leur pouvoir, brandirent le spectre honnis de la tyrannie turque afin de dénoncer ce qu'ils trouvaient abusif dans l'exercice de la monarchie. Un petit pamphlet, intitulé *La France Turquie, c'est-à-dire conseils et moyens tenus par les ennemis de la Couronne de France pour réduire le royaume en tel estat que la Tyrannie Turquesque*<sup>12</sup>, parut en 1576, quelques années après le massacre de la Saint Barthélémy (1572), et la première conjuration des malcontents<sup>13</sup> (1574). Le pamphlet adressé « à tous princes seigneurs, gentils-hommes, et autres bons et legitimes François tant d'une Religion que de l'autre »<sup>14</sup> appelait à réconcilier tous les nobles, catholiques et protestants, contre un ennemi commun et étranger : les Italiens qui dirigeaient la France et qui conseillaient dangereusement le roi (c'est-à-dire la reine mère, Catherine de Médicis, et son conseiller italien, le Comte de Retz). L'adresse est très importante car elle témoigne de la nécessité que ressentaient les nobles de s'unir, et ce malgré les différences de confession, afin d'assurer leur survie. En effet, le pamphlet dénote la crainte que la noblesse guerrière pouvait avoir, face au pouvoir royal, de se voir diminuer et même anéantir au profit d'une nouvelle élite, la noblesse de cour. Le pamphlet avait pour but d'alarmer tous les gentilshommes, et mettait en garde contre la désastreuse politique royale, responsable selon lui du plus terrible épisode de l'histoire qui soit : le massacre de la Saint Barthélémy. Les accusations portées contre le conseil royal étaient très lourdes car elles impliquaient non seulement la responsabilité de la royauté dans les massacres, mais aussi leur préméditation, dans le but d'éradiquer la vieille noblesse et de régner de façon absolue.

Ordonques pour se deffaire desdicts Princes, grands seigneurs, et demeurant de la noblesse, afin de subjuger plus estroittement les autres pour en disposer à son plaisir et service ; il est tres necessaire de se servir des troubles pour la Religion à cause que c'est le meilleur qu'on scaurait desirer, pour en tuer et faire mourir de tous costes.<sup>15</sup>

Ces bons conseils auraient été dispensés par un certain Chevalier Poncet que le comte de Retz aurait trouvé pour son expertise sur L'Empire ottoman. L'Empire était, selon Poncet, de toutes les monarchies qu'il avait visitées, celle où il avait « reconnu une entière obeissance au Prince souverain ».<sup>16</sup> Le Grand Turc était parvenu à la souveraineté absolue par différents moyens, qu'au dire du pamphlet, Poncet aurait exposés au roi Charles IX, à sa mère Catherine de Médicis et à son frère le duc d'Anjou lors d'une entrevue secrète, juste quelque temps avant

<sup>12</sup> *La France Turquie, c'est-à-dire conseils et moyens tenus par les ennemis de la Couronne de France pour réduire le royaume en tel estat que la Tyrannie Turquesque*, Orléans, 1576.

<sup>13</sup> « Malcontents » est le terme usité essentiellement au XVI<sup>e</sup> mais aussi au XVII<sup>e</sup> siècle pour décrire l'ensemble des grands seigneurs opposés à l'évolution absolutiste du pouvoir royal, ou/et déçus (*malcontents*) de l'attitude de ce pouvoir à leur égard. Voir « malcontents » dans Arlette Jouanna, Dominique Biloghi, Jacqueline Boucher et Guy Le Thiec, *Histoire et dictionnaire des guerres de religions*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 1068-1069.

<sup>14</sup> *La France Turquie, op. cit.*, p. 3.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 7.



le massacre. Le pamphlet sous-entend qu'ils firent tous très bon usage des conseils dispensés par le Chevalier. Les principes appliqués en Turquie étaient les suivants : les charges n'étaient offertes que par faveur du souverain à ses « créatures » et seulement pour un temps limité. On n'y voyait ni noblesse, ni terres héréditaires, on ne trouvait de forteresses qu'aux frontières, et en matière de religion, le grand Turc n'en souffrait qu'une seule, sauf pour les territoires nouvellement conquis. Si le roi de France voulait acquérir un plus grand et absolu pouvoir, il devait s'inspirer de l'exemple turc. L'auteur du pamphlet écrit que

Cette proposition fut si bien recu qu'on [...] lui [poncet] demanda si à son jugement le semblable se pourrait faire en France, à quoi il fut répondu [...] de se défaire de tous les Princes et grands Seigneurs, meme de ceux qui étaient genereux et d'entendement, et aussi du plus possible qu'il soit du demeurant de la noblesse.<sup>17</sup>

Le mieux, pour ce faire, était de se servir des tensions déjà existantes entre catholiques et protestants, soit de diviser pour mieux régner. D'après l'auteur du pamphlet, des conseils de Poncet découlerait la désastreuse décision du massacre de la Saint Barthélemy, point de départ de l'extermination organisée des nobles. Selon Poncet, une fois l'ancienne noblesse supprimée, le peuple se trouvant orphelin ne saurait se rebeller contre le roi, et ce dernier pourrait alors tout à son aise faire détruire et démanteler places fortes et villes closes<sup>18</sup>, lieux de potentielles résistances ; ainsi son pouvoir serait entier sur tous ses sujets. Finalement, il ne resterait plus au roi qu'à imposer une seule religion, « la sienne ou telle autre qu'il voudra, et n'en avoir qu'une seule dans tous ces pays et terres de son obéissance »<sup>19</sup>.

Ainsi le pamphlet, au moyen de l'exemple turc, servait à discréditer la royauté, l'accusant de s'être fourvoyée en suivant une politique étrangère (turque) amenée par les conseils d'un homme à la solde d'un ministre étranger (Retz), se rendant par là coupable d'un crime contre tout le peuple français

*La France-Turquie* est un texte très intéressant car, non seulement il présente pour la première fois de façon développée et argumentée le parallèle, qui sera maintes fois repris plus tard, entre le régime despotique turc et les tendances trop absolutistes de la monarchie française, mais surtout il permet de comprendre que la vieille noblesse féodale était terriblement consciente des transformations en cours et qu'elle pressentait sa fin proche. Certains grands nobles ne se laissèrent pas intimider et tinrent tête au roi, comme le très populaire duc de Guise. Chef de guerre charismatique à la tête de l'armée royale, il entra dans Paris avec ses troupes malgré l'interdiction faite par le roi. Celui-ci, craignant une prise de pouvoir, dut fuir la capitale et fit assassiner (1588) le duc et son frère le cardinal de Guise, devenus trop puissants et encombrants. C'est dans ce contexte qu'en 1589 un nouveau pamphlet politique à sujet turc parut : *Les Remuemens venus en la ville de Constantinople*<sup>20</sup>. Le texte est encore un appel au soulèvement de tous les nobles afin de ne plus subir la « tyrannie turquesque » que la monarchie imposait à la France depuis plusieurs années. Là aussi, l'auteur rapproche les méthodes royales de celles de sultans turcs, et assimile le massacre de la Saint Barthélémy et les attentats contre les Guise à des façons de faire turques, barbares, et indignes de la monarchie française. Car, si même les Guises tombaient, alors aucun noble n'était vraiment plus vraiment en sécurité. Ceux-ci étaient donc encouragés à se rebeller car la monarchie avait perdu la voie de la justice. Les massacres et « l'horrible et plus barbare assassinat commis sur les plus dignes personnes du royaume, dans les plus indignes

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>20</sup> *Les Remuemens venus en la ville de Constantinople le moins d'avril dernier passé entre le grand Turc et ses janissaires*, Paris, Robert le Fizelier, 1589.



conditions qu'on ait jamais entendu et qu'on saurait imaginer »<sup>21</sup>, (c'est-à-dire l'assassinat des Guise), avaient fait du roi un assassin. Le pamphlet avait pour but, en rapprochant les événements survenus en Turquie de ceux arrivés en France, de « confondre notre tyran et tous ces suppôts », et de dévoiler les preuves que le roi et son parti étaient les ennemis de la noblesse. Après plusieurs pages consacrées au soulèvement violent des janissaires<sup>22</sup>, le texte passe brutalement en France et exhorte les gentilshommes à ne plus courber l'échine, ni à supporter les meurtres et le traitement que le pouvoir royal leur fait subir depuis quelques années.

Mais prenons aussi garde à nous Messieurs, et apprenons aux dépens d'autrui. Vous avez été spectateur de la police et manière de gouverner en notre pauvre France, depuis quelques années. Vous avez pu voir et éprouver les moeurs turquesques, et comme peu à peu on les faisait ici couler, et comme on nous traitait tyranniquement et à la fourche. C'est à la noblesse et aux grands seigneurs de la terre qu'on en voulait aussi et non seulement au menu peuple<sup>23</sup>.

On vous voulait, Messieurs nos Gentilshommes, reduire au petit pied, et en janissaires, et Turcs, de libres et seigneurs que vous etes, vous mettre en dure servitude, vous tailler les ailes, et vous laisser aller. C'est à vous de poursuivre cette pointe...<sup>24</sup>

On retrouve, dans ce pamphlet, le thème du complot fomenté par la royauté qui visait à se débarrasser des gentilshommes, et le ton, encore plus vigoureux que celui de la *France-Turquie*, tente de galvaniser les courages et d'aiguillonner les fiertés. Les nobles y sont énergiquement encouragés à ne plus accepter cet état de chose et à se rebeller : « Et vous supportez que chez vous et en vos maisons de Français, lequel seul nom est si redoutable, voire jusqu'à présent aux Turcs, vous devenez semblables et pire qu'eux ? ». Si la monarchie traite effectivement les gentilshommes en Turcs, alors eux « poursuivront cette pointe » et auront la légitimité de se comporter en Janissaires, de s'insurger contre leur roi, de mettre la ville à feu et à sang, et surtout d'exiger les têtes « vendues » des principaux officiers de la couronne.

La menace fut parfaitement comprise du côté de la monarchie qui, quelques années après, lors de la succession des révoltes nobles (12 entre 1610 et 1653), reprit à son avantage le rapprochement entre Janissaires rebelles et nobles insurgés, détournant ainsi l'image du Turc à son profit. Il était parfois difficile au pouvoir royal de mener une action trop directe contre la grande aristocratie : il aurait fallu condamner ceux de la famille royale qui menaient les insurrections (par exemple Gaston d'Orléans le frère de Louis XIII). Mais les rois de France n'étaient tout de même pas assez turcs pour faire périr leurs frères. Le mieux restait encore de manipuler l'opinion et de rendre le noble dissident peu sympathique et même dangereux pour le maintien d'une paix difficilement acquise. Rapprocher alors les révoltes sanglantes survenues dans l'Empire ottoman des rebellions aristocratiques revenait à réduire les nobles à de vulgaires et barbares janissaires. De la même sorte, établir une similitude entre les révoltes permettait aussi de créer une confusion sur les agissements des insurgés, de projeter sur les nobles les comportements cruels des janissaires, et de faire ainsi rejaillir la peur des violences et des cruautés commises lors des guerres de religion.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>22</sup> La cause des soulèvements était comme souvent un problème de solde, dans ce cas précis les janissaires avaient été payés en fausse monnaie.

<sup>23</sup> *Les Remuemens venus en la ville de Constantinople*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 15.



Un des événements qui permit cette manipulation fut l'assassinat du sultan Osman en 1622. *Le Mercure* rapporte l'épisode<sup>25</sup> ainsi qu'une lettre du père Pacifique datée du 30 mai 1622<sup>26</sup>. Le capucin présent à Constantinople lors des révoltes relate en détail les événements. Le sultan Osman, alors âgé d'environ 18 ans, préparait un pèlerinage à la Mecque et, à cette intention, fit amasser le trésor impérial, faisant croire aux janissaires que c'était pour le distribuer aux pauvres lors de son pèlerinage. Mais dans une lettre au Bassa du Caire, il disait sa détermination de transporter la capitale de son empire (et son trésor) dans cette ville, plus sûre que Constantinople. Quand cette lettre fut découverte, les chefs de la milice, « comme qui dirait en France [...] les capitaines des gardes du Roi »<sup>27</sup>, furent avertis et « en moins d'une heure, plus de huit mille soldats, tant janissaires que spahis, se trouvèrent assemblés [...] et résolurent tous ensemble d'aller assiéger le Sérail, afin de prendre le Grand Seigneur »<sup>28</sup>. S'en suit alors un dialogue entre le sultan et les chefs de la milice, sous lequel on peut lire un dialogue entre la noblesse dissidente et le roi, au cours duquel chaque parti annonce ses griefs et tente de persuader l'autre de la légitimité de ses entreprises. On y apprend que les janissaires pensent leur révolte légitime car le sultan a brisé le contrat de confiance qu'il avait avec eux en les abandonnant et en s'octroyant « des trésors innombrables ». Ce à quoi le sultan riposte qu'il a le droit pour lui, vu que le contrat tacite avait déjà été rompu par les janissaires désobéissants et paresseux : « vous ne m'avez jamais servi avec fidélité et lorsque j'ai voulu vous employer et me servir de vous pour la défense de mon Empire, vous n'avez jamais répondu à mes ordres qu'en rechignant »<sup>29</sup>. Ce dernier reproche semble être directement adressé aux nobles révoltés. Des deux arguments, celui de l'armée ne semble pas très légitime et tout au plus fait ressortir la vénalité des janissaires, alors que le sultan parle en monarque ; ses buts ne sont pas personnels, il cherche avant tout la sécurité de l'Empire. En d'autres termes, le sultan reste fidèle à sa charge, alors que les chefs de l'armée ne le sont pas. La révolte est donc illégitime, ce qui rend les atrocités commises encore plus odieuses. Le père Pacifique tend bien évidemment du côté du sultan Osman et le présente comme un cœur généreux et seul « Prince légitime »<sup>30</sup>. Afin de choquer son lecteur, le père Pacifique raconte la fin pathétique d'Osman, traité indignement, humilié, et dépouillé de son droit de mourir en guerrier comme il le demande, le tout lors d'un carnage sans nom. La conclusion que le père Pacifique tire de cette affaire est la suivante : « Voilà ce que c'est qu'un royaume où il n'y a point de prince légitime pour soutenir la partie de son roi contre une vile populace. Un seul les eût mis en pièce »<sup>31</sup>. Très finement, par une rhétorique flatteuse, le père Pacifique enferme la noblesse dans la seule action digne d'elle : la défense de la royauté et la fidélité au roi, ce qui rend tout comportement séditionnaire odieux, dénaturé et criminel, comme a pu l'être celui des janissaires. De plus, et afin de couper court à toute éventualité de comparaison entre le roi de France et le sultan, et d'ouvrir la voix à une critique possible de la monarchie, le père Pacifique rappelle que le roi de France tient son pouvoir de façon légitime, que ces décisions sont entérinées par un parlement et soutenues par la loi : « nous voyons encore mieux à quoi sert cette suprême court du Parlement, qui s'est toujours rendue si vivement protectrice de nos Rois, et s'est si rigoureusement opposée à tous ceux, qui par leurs écrits ou leurs discours, ont voulu heurter l'autorité »<sup>32</sup>.

<sup>25</sup> *Mercure François* n. 9, addition à l'année 1622, p. 1-2.

<sup>26</sup> Père Pacifique, *Lettre du père Pacifique de Provins, capucin à Constantinople, au célèbre père Joseph, religieux du même Ordre*, dans *Recueil C concernant l'histoire de France*, Paris, 1757, p. 114-141.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>32</sup> *Ibid.*



Deux pièces de théâtre reprennent le thème de l'assassinat du Sultan Osman : la première, publiée en 1623, *l'Execrable assassinat perpetre par les janissaires en la personne du sultan Osman*<sup>33</sup> de Denis Coppée, et la seconde, *Osman*<sup>34</sup>, tragédie de Tristan L'Hermite, probablement jouée dès 1647 mais publiée en 1656. Les deux pièces s'inspirent largement de la lettre du père Pacifique et toutes deux reprennent le dialogue entre Osman et les troupes mutines, dans lequel chaque parti condamne l'autre et chacune défend aussi son point de vue sur la légitimité et l'exercice du pouvoir. On retrouve dans les deux pièces des élans de ferveur royaliste, toutes deux s'entendant à plaindre l'infortuné Osman et à blâmer les mutins, et l'on peut y lire autant de condamnations de la noblesse insurgée contre le roi lors des révoltes des malcontents en 1619-1620 et de la Fronde en 1648-1653, dates correspondant respectivement à la parution des deux tragédies.

Une des revendications des nobles insurgés est le partage du pouvoir entre le roi et les grands, et pour ces derniers l'accès aux richesses associées à la responsabilité des charges. Partage du pouvoir et accès aux richesses sont également les deux requêtes formulées par les troupes mutines d'Osman. Il s'agit d'une demande que le sultan trouve dangereuse pour le bien de l'Etat, et il accuse les mutins d'en vouloir au principe même de la monarchie.

Mais je vois bien le but de vôtre ame endurcie  
Tendant à ruiner l'état de Monarchie.  
L'oligarchie plait aux brouillons comme vous,  
Du bonheur de leur Roi sans cause étant jaloux :  
Vous apprendrez, mutins, que vôtre obeissance  
Pouvait vous faire vivre avec plus d'assurance,  
Et que vôtre discorde est un poison coulé  
Dans le corps de l'état le rendant désolé<sup>35</sup>

En effet, un pouvoir monarchique absolu est présenté comme le système politique le plus à même de préserver la paix et la prospérité alors qu'une « oligarchie », soit le partage du pouvoir, amène la perspective d'un état désolé. Les spectateurs de la pièce devaient être particulièrement sensibles à cet argument, d'autant plus que le souvenir des guerres de religion était encore vivace et la paix encore fragile. L'argument d'un pouvoir absolu et souverain seul garant possible d'une paix durable, tel qu'a pu le définir Hobbes<sup>36</sup>, sera en effet le raisonnement qui rendra possible et acceptable l'instauration de la monarchie absolue en France. Ceux qui s'y opposent sont alors présentés comme une menace à la paix. Et c'est ainsi que les milices rebelles des deux pièces sont appréhendées. Les auteurs décrivent les janissaires comme motivés par l'appât du gain, mais également, et ce qui est bien plus dangereux, comme profondément attirés par le désordre, le carnage, le goût du sang et les massacres qui semblent leur procurer un immense plaisir.

Le doute plane alors sur les motivations des nobles dissidents en France, hommes de guerre plus que de paix, qui eux aussi trouveraient peut-être dans ce désordre un palliatif à leur pulsion de violence ainsi que le moyen de s'enrichir. Cependant, et tout comme le père Pacifique, Coppée prête à Osman des propos admiratifs pour des pays,

Où les Princes jamais ne se voient trahis  
Où comme demi-dieux un chacun les honnore

<sup>33</sup> Denis Coppée, *L'Execrable assassinat perpetré par les janissaires en la personne su sultan Osman empereur de Constantinople, avec la mort de ses plus favoris*, Rouen, Raphael du petit Val, 1623.

<sup>34</sup> Tristan L'Hermite, *Osman*, Paris, Guillaume de Luynes, 1656.

<sup>35</sup> *Ibid.*, II, p. 34.

<sup>36</sup> Thomas Hobbes, *Leviathan or the matter, forme, and power of a common-wealth ecclesiastical and civil*, London, 1651.



Pour ne point irriter Dieu qu'on y adore  
Duquel ils sont tenus être les vraies pourtraits<sup>37</sup>

Ainsi les spectateurs français se voient rappeler la supériorité de la monarchie de droit divin sur d'autres systèmes politiques, plus médiocres et surtout moins légitimes. Ce raisonnement sous-entend aussi que de tels soulèvements ne peuvent arriver dans les pays où le roi tient son pouvoir de Dieu ; s'ils arrivaient, ils seraient parfaitement illégitimes et contraires à la loi naturelle. En somme, les rebellions sont expliquées par le caractère « bancal » du système politique turc, et elles seraient donc impensables dans un bon et légitime gouvernement comme celui que l'on trouve en France. Si par malheur elles arrivaient, elles seraient le fait d'hommes déraisonnables qui, poussés par leur pulsions agressives et pour satisfaire leurs motivations personnelles, mettraient tout le pays en danger et menaceraient l'établissement de la paix. On peut comprendre qu'un tel discours entachait terriblement l'image des nobles séditieux et les discréditait.

L'Empire ottoman, suffisamment culturellement éloigné de la France mais également suffisamment proche de par les alliances politiques et sa situation géographique aux portes de l'Europe aura servi de réceptacle aux critiques politiques qu'elles émanent de la Monarchie ou bien des nobles. L'image du Turc et de la Turquie, transformée, modelée et utilisée à loisir aura permis aux deux factions de non seulement faire entendre leurs positions mais également de les polariser et d'exagérer la critique en assimilant leurs actions respectives à un modèle terrifiant et décrié. Le Turc, instrumentalisé, aura alors aidé à la transition d'un idéal nobiliaire à l'autre, et au passage de l'*ethos* noble de la féodalité à celui de la modernité. Projeter sur les Turcs les comportements honnis, « barbariser » les mœurs de la noblesse guerrière, encourageait le changement d'idéologie de la noblesse qui était déjà en cours, et présentait toute résistance à ces changements sous un jour extrêmement négatif. En partageant certaines mœurs avec le Turc, le noble féodal indépendant, perdait de sa superbe, il n'était plus un héros brave, farouche, autonome et fier, mais un être violent, barbare, et orgueilleux. Les multiples soulèvements de la grande aristocratie rapprochés des révoltes des janissaires, deviennent un acte illégitime, barbare et extrêmement dangereux pour la sécurité de l'Etat. Par leur assimilation à des comportements orientaux (ottomans), la manipulation rhétorique rendait ces soulèvements « exotiques » hors norme et parfaitement étrangers à la France, ne pouvant survenir que dans des contrées aux mœurs terribles et violentes. Quant à la critique de la monarchie absolue et à la grande peur de sa déviance en tyrannie orientale, argument tant repris et développé par Montesquieu plusieurs années plus tard, elle trouvait ses premiers arguments dans les deux pamphlets à sujet turc de la fin du seizième siècle : *La France-Turquie* et *Les Remuemens venus en la ville de Constantinople*. Par l'analogie avec un système politique étrange, exotique, changeant au gré des humeurs souvent fantasques de ses princes, la monarchie souffrait non seulement d'une très mauvaise presse, mais ses actions étaient également rendues « exotiques » et par là-même perdaient de leur légitimité. L'image du Turc, manipulée à plaisir, aura servi de prétexte aux critiques politiques de tous bords, et l'on est en mesure de se demander s'il existe un véritable intérêt objectif pour la Turquie à l'aube de l'Ancien Régime.

<sup>37</sup> Denis Coppée, *op. cit.*, IV, p. 58.





## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

COPPEÉ Denis, *L'Execrable assassinat perpetré par les janissaires en la personne su sultan Osman empereur de Constantinople, avec la mort de ses plus favoris*, Rouen, Raphael du petit Val, 1623.

FARET Nicolas, *L'Honnête homme ou l'Art de plaire à la cour*, Paris, T. du Bray, 1630.

HOBBS Thomas, *Leviathan or the matter, forme, and power of a common-wealth ecclesiastical and civil*, London, 1651.

*La France Turquie, c'est-à-dire conseils et moyens tenus par les ennemis de la Couronne de France pour réduire le royaume en tel estat que la Tyranie Turquesque*, Orléans, 1576.

*Les Remuemens avenus en la ville de Constantinople le moins d'avril dernier passé entre le grand Turc et ses janissaires*, Paris, Robert le Fizelier, 1589.

L'HERMITE Tristan, *Osman*, Paris, Guillaume de Luynes, 1656.

*Mercure François* n. 9, addition à l'année 1622.

PACIFIQUE Père, *Lettre du père Pacifique de Provins, capucin à Constantinople, au célèbre père joseph, religieux du même Ordre*, dans *Recueil C concernant l'histoire de France*, Paris, 1757.

SOUHAIT François du, *Le Parfait gentilhomme*, Paris, Gilles Robinot, 1600.

### Textes critiques

BURKE Peter, *The Fabrication of Louis XIV*, New Haven, Yale University Press, 1992.

GALLET Jean, *Seigneurs et paysans en France 1600-1793*, Rennes, édition Ouest-France, 1999.

JOUANNA Arlette, BILOGHI Dominique, BOUCHER Jacqueline et LE THIEC Guy, *Histoire et dictionnaire des guerres de religions*, Paris, Robert Laffont, 1998.

JOUANNA Arlette, *Le Devoir de révolte : la noblesse française et la gestation de l'État moderne, (1559-1661)*, Paris, Fayard, 1989.

LONGINO Michèle, *Orientalism in French Classical Drama*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.



MAGENDIE Maurice, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France au XVII<sup>e</sup> siècle (1600 à 1660)*, Paris, F. Alcan, 1925.

SAÏD Edward, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1994.